

De la délicate frontière entre le rêve et la réalité

Irving Mansfield en collaboration avec Jean Libman Block,
Jackie la souffrance et la gloire

Caroline Barrett

Number 58, May 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrett, C. (1985). Review of [De la délicate frontière entre le rêve et la réalité / Irving Mansfield en collaboration avec Jean Libman Block, *Jackie la souffrance et la gloire*]. *Québec français*, (58), 22–22.

De la délicate frontière entre le rêve et la réalité



Fin 1984 paraissait en traduction française la biographie de l'écrivaine à succès Jacqueline Susann, *Jackie la souffrance et la gloire*, écrite par son mari Irving Mansfield en collaboration avec Jean Libman Block. L'éditeur français de Jacqueline Susann, Pierre Belfond, profitait de cette occasion pour réimprimer deux de ses romans les plus connus, *La Vallée des poupées* et *Love Machine*. Les romans de Jacqueline Susann se sont vendus à des millions d'exemplaires à travers le monde, ils ont figuré sur la très prestigieuse liste des best-sellers du *New York Times*. Véritable superstar de la littérature de masse, Jacqueline Susann doit son immense succès à l'acharnement qu'elle mettait à faire de ses livres des objets de grande consommation, accessibles à tous, plutôt que des œuvres décodables par les seuls initiés. Traités de haut par la critique littéraire, les romans de Jacqueline Susann ont la réputation de plaire à la « femme de la rue » qui, au dire de l'auteur, vit par procuration le grand rêve américain de fortune et de lustre, « d'hôtels de luxe et de restaurants chics. »

Jackie la souffrance et la gloire est un ouvrage éclairant à bien des points de vue. Pour peu que l'on veuille bien prêter foi à son biographe, on est très rapidement fasciné par le personnage qu'est Jacqueline Susann. Voyons plutôt. Elle est « la plus belle fille de Philadelphie », ayant la chance de posséder « une silhouette splendide » et « des traits parfaitement dessinés ». Elle est par ailleurs « talentueuse », « brillante », « douée d'une mémoire fantastique », « attentionnée », « gaie », « débordante de vie », « observatrice ». En fait, « Jackie était née sous une bonne étoile. Elle était belle, elle avait du succès, et sa vie ne connaissait que des temps forts. Jamais de vague à l'âme, jamais de passage à vide. Entourée d'attentions, [...], elle déployait de la grâce en toute occasion. » (p. 32). Très tôt, elle prend la décision de sortir de l'anonymat, d'« être quelqu'un », d'« avoir du succès », de « se faire un nom ». Son vœu le plus cher ? Posséder un vison, « symbole par excellence de la star ». De la même façon, elle désire gagner de l'argent, beaucoup d'argent « à cause du symbole de réussite qu'il représente ». Pour parvenir à ses fins, elle choisit d'abord le métier d'actrice mais elle ne remporte que des demi-succès. Elle se tourne donc vers la littérature qui lui

apportera la gloire et la fortune dont elle rêve tant. À défaut d'être devenue, comme elle le souhaitait, une star du « show bizz » Jacqueline Susann s'emploie, au long de son œuvre, à dépeindre les hauts et les bas de la vie d'artiste. Tout comme la « femme de la rue » ne vit-elle pas un peu par procuration ?

Jacqueline Susann se démarque tout à fait de la femme ordinaire à qui elle prétend s'adresser. La description qu'en donne son biographe la fait plutôt ressembler aux héroïnes de ses romans « [...] elle était aussi belle, sûre d'elle et spirituelle que ses héroïnes ». Et ce n'est pas l'effet du hasard si les prénoms de ses principaux personnages féminins commencent par la lettre J : Jennifer, Judith...

Mais *Jackie la souffrance et la gloire* n'est pas que la chronique de la vie sans nuage d'une super-vedette. Jacqueline Susann a, elle aussi, connu sa part d'épreuves. Elle est la mère d'un enfant souffrant d'autisme, elle a été victime du cancer qui l'emportera d'ailleurs en 1974. Jacqueline Susann accepte très mal sa maladie : « C'est injuste. Je me suis démenée pendant trente ans pour percer, et maintenant que j'y suis arrivée, que des foules de gens s'arrachent mes livres, on me confisque tout, on me dit que je vais mourir » (p. 272) Ce désespoir est bien sûr tout à fait légitime. Qu'elle ait choisi d'exorciser cette terrible maladie en la transposant à Jennifer, l'une des héroïnes de *La Vallée des poupées* est aussi très normal. Toutefois, certains des objectifs qu'elle poursuit en écrivant ses romans sont plus discutables : « [...] j'ai voulu montrer [...] que la femme de la rue connaît une existence plus heureuse que celle des stars qu'elle admire et qu'elle envie » (p. 267) En reproduisant ainsi l'idée « qu'on est très seul(e) là-haut », Jacqueline Susann occulte le quotidien de la « femme de la rue » en faisant des problèmes conjugaux, de

l'alcoolisme et de la maladie, le seul lot des vedettes. Il serait sans doute plus lucide de penser que les adeptes des romans de Jacqueline Susann sont ravies de constater qu'elles ne sont pas seules à souffrir... Identification plutôt que différenciation ?

Mais par-delà le culte de la personnalité que suscite inévitablement une biographe telle que *Jackie la souffrance et la gloire*, il faut aussi s'interroger sur les mécanismes qui font de la littérature pratiquée par Jacqueline Susann une histoire de gros sous. Irving Mansfield ne relate pas uniquement les prouesses de son épouse. Il est aussi question dans sa biographie, de droits d'auteur pharamineux, de contrats plus qu'avantageux et de revanches à prendre auprès d'imprudent(e)s, qui se seraient aventuré(e)s à critiquer où, pire encore, à ignorer Madame Susann. La « femme de la rue » qui achète les romans de Jacqueline Susann contribue donc, bien involontairement peut-être, à reproduire et à cautionner l'american way of life, l'opulence et l'esprit de compétition. Les milliers de personnes qui ont acclamé Jacqueline Susann ont permis qu'elle puisse jouir « des privilèges qui s'attachent à la qualité de vedette : le plaisir flatteur d'être reconnu, les invitations qui affluent de toutes parts (le plus souvent de gens qu'on ne connaît même pas), les voitures de luxe avec chauffeurs, les billets de première classe, les gerbes de fleurs et le champagne, les meilleures tables au restaurant, les places d'honneur au théâtre et les suites somptueuses dans les palaces » (p. 239).

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de remettre en question la nécessité que les écrivains puissent vivre, et bien vivre, de leur art. Pas plus qu'il ne semble opportun de dénigrer les best-sellers ou d'en déconseiller la lecture. Ce sont des produits symboliques et culturels avant de devenir des produits de grande consommation. La biographie de Jacqueline Susann fournit cependant l'occasion d'interroger un système qui permet que certains écrivains fûtés s'enrichissent au-delà du raisonnable, un système qui, entre autres, procure à Jacqueline Susann une « Cadillac [...] avec le portrait de [son chien] Joséphine peint sur la portière et la plaque d'immatriculation personnelle de Jackie, JSM5 » On croirait rêver...

Caroline BARRETT